



Échos de la recherche

Une tribune pour les sciences naturelles, culturelles et sociales

Le cow-boy canadien :

nouvelles perspectives sur l'histoire de l'élevage des bestiaux », du 26 au 28 septembre 1997.

Le Musée Glenbow, l'Université de Calgary et Parcs Canada parrainent une conférence.

Graham A. MacDonald

Lors d'une conférence internationale tenue à Calgary, des chercheurs, des propriétaires de ranchs, des professionnels de parcs et de musées ainsi que des particuliers, soit 80 personnes au total, ont examiné l'état des connaissances actuelles en matière d'histoire, de recherche et d'études connexes sur l'élevage des bestiaux. Cette conférence se tenait en même temps qu'une grande exposition sur les cow-boys canadiens organisée par le Musée Glenbow. Les exposés, pour la plupart accompagnés de diapositives, ont permis de définir une variété de thèmes allant des particularités de la vie sur un ranch à une analyse plus générale de l'influence de l'imagerie western sur le milieu urbain moderne et de l'adoption de cette imagerie par les citoyens. D'entrée de jeu, les délégués se posaient une question : vivait-on différemment dans l'Ouest américain que dans l'Ouest canadien?

Le discours-programme a été prononcé par M. Terry Jordan, titulaire de la chaire de géographie Walter Prescott Webb à l'Université du Texas. Il a entamé la discussion en posant la question « Les frontières ont-elles une importance? » dans le contexte de l'élevage des bestiaux de part et d'autre du 49^e parallèle. Selon lui, la frontière a eu peu d'importance dans l'aire culturelle du sud de l'Alberta et du nord du Montana. Compte tenu de l'uniformité du climat, des marchés et des facteurs environnementaux, les activités étaient semblables malgré certaines distinctions d'ordre légal et ethnique. Sherm Ewing, éleveur d'expérience et auteur pouvant se vanter de racines familiales au Montana et en Alberta, a fait écho à ces impressions en se demandant si, à notre époque, l'éleveur-cow-boy était devenu une « espèce menacée de disparition ». À son avis, les lois fiscales et environnementales se conjuguent pour nuire au maintien des traditions familiales et favoriser la gestion par de grandes sociétés, ce qu'il constate des deux côtés de la frontière.

Richard W. Slatta, un chercheur de l'Université North Carolina State reconnu pour



*George Pocatterra, ranch Buffalo Head, vers 1907
Photo : Fonds George et Norma Piper Pocatterra.
NA 965-80 Musée Glenbow, Calgary (Alberta)*

ses études sur le phénomène de l'élevage tant en Amérique du Nord qu'en Amérique du Sud, a jeté le plus gros pavé dans la mare. Dans le cadre d'un exposé relatif aux problèmes de la recherche sur les pionniers, il a suggéré que le comportement des cow-boys et des propriétaires de ranchs variait considérablement, souvent pour des raisons d'origine culturelle. Il semble que nous ayons besoin de chercheurs capables de découvrir des sources de renseignements convenables dans ce domaine.

Beaucoup de mémoires portaient sur des sujets plus précis. Le professeur Simon Evans, bien connu du personnel de Parcs Canada pour ses importantes contributions au programme de mise en valeur du lieu historique national du

Ranch-Bar U (situé au sud de Longview, en Alberta), a présenté un compte rendu de ses recherches récentes sur l'apprentissage du métier de cow-boy au Canada durant les années 1880. Peter Wesley, dans le cadre d'un exposé inspiré de l'histoire de sa propre famille, a examiné l'importance de l'équitation traditionnelle parmi les indiens assiniboines et la participation, par le fait même, de nombreux autochtones aux équipes de cow-boys de certains ranchs comme le Bar U. Alan McCullough, historien à Parcs Canada, a analysé la carrière de Fred Stimson, gestionnaire du ranch Bar U, en plus d'en être un investisseur, de 1882 à 1902. Son mémoire avait pour but de jeter la lumière sur les rapports entre Stimson et les différents propriétaires du ranch et d'évaluer les compétences comme pionnier de cet homme demeuré un personnage énigmatique de l'histoire de l'élevage des bestiaux en Alberta. Dans une démarche quelque peu parallèle, Joel Bulger s'est penché sur les rapports qu'entretenait A.E. Cross, célèbre propriétaire du ranch a7, avec ses contremaîtres. Joy Oetelaar, dans son exposé sur George Lane, le cow-boy devenu géant de l'élevage, a présenté certains aperçus de la carrière de ce personnage qui a marqué le Bar U et l'élevage en Alberta, en plus d'avoir été l'un des parrains du premier Stampede de Calgary.

Les facteurs économiques de l'élevage en Alberta au XX^e siècle ont fait l'objet d'exposés par Max Foran, du Western Heritage Centre, à Cochrane (Alberta) et Henry Klassen, de l'Université de Calgary. M. Foran a fait part d'un point de vue intéressant au sujet de la crise des années 1930, pendant laquelle les agents des gouvernements fédéral et provinciaux préposés à l'utilisation des terres avaient tenté de modifier de manière appropriée les politiques en matière de permis de pâturage, à la demande des propriétaires de ranchs. Pour sa part, le professeur Klassen a montré comment fonctionnait une entreprise familiale d'élevage de bestiaux, à partir d'une analyse des livres des ranches Rocking P et Bar S. L'auteur a présenté des détails intéressants sur les efforts d'une famille qui, pour s'adapter

- suite à la page 4 -

ARTICLES

- 1 **Le cow-boy canadien**
Graham A. MacDonald
- 3 **Bernard Charles (Bernie) Lieff**
Gail Harrison
- 5 **Le romantisme des ranchs**
David Finch
- 6 **La préservation des ressources au lieu historique national de Neubergthal**
Frieda Klippenstein
- 7 **Lieu historique national du Village-de-Stirling, Stirling (Alberta)**
- 8 **Qu'est-ce que l'intégrité commémorative?**
Bill Yeo
- 11 **L'interprétation éducative est-elle un aspect sous-estimé de la gestion des parcs?**
Robert Wolfe

RUBRIQUES

- 2 **Éditorial**
Graham MacDonald et Patricia Benson
- 3 **Mises à jour**
- 13 **Réunions d'intérêt**

ÉDITORIAL

Depuis la création des *Échos de la recherche*, en 1993, la stabilité a régné au comité de rédaction, malgré l'instabilité qui a marqué l'existence de Parcs Canada ces dernières années. Cependant, la plupart de nos lecteurs auront sans doute appris le décès, en octobre dernier, de Bernie Lieff, un des principaux fondateurs des *Échos de la recherche*, un membre essentiel et positif au sein du comité et le principal porte-parole auprès de la haute direction. De plus, en novembre 1997, Patricia Benson, rédactrice en chef de la revue, a accepté le poste de gestionnaire du lotissement urbain de Waterton.

À la lumière des nombreux changements apportés à la structure de Parcs Canada depuis quelques années, y compris le remaniement territorial des rapports administratifs à l'ouest de la frontière de l'Ontario ainsi que l'aménagement graduel des centres de services de Winnipeg, de Calgary et de Vancouver, il est évident que l'heure est au changement. Les membres actuels du comité de rédaction reconnaissent que le moment est peut-être venu de « relever la garde », d'injecter du sang neuf, de chercher des idées nouvelles et de faire un remue-ménage!

Depuis 1993, le contenu des *Échos de la recherche* a porté avant tout sur les recherches, terminées ou en cours, en Alberta et en Colombie-Britannique. Tous les éléments de Parcs Canada ont certes été invités par le passé à se prévaloir de l'hospitalité de nos pages, mais la restructuration de Parcs Canada a fait en sorte que les *Échos de la recherche* dorénavant pour mandat d'envisager les recherches effectuées partout dans l'Ouest canadien : Manitoba, Saskatchewan, Alberta, Colombie-Britannique, Territoires du Nord-Ouest et Yukon. Le comité de rédaction est intéressé par conséquent à donner plus d'ampleur au contenu rédactionnel pour tenir compte de cette nouvelle donne géographique. Bien entendu, les projets d'articles d'ailleurs au pays demeurent les bienvenus!

Parcs Canada a délégué quatre personnes au comité de rédaction des *Échos de la recherche* : un cadre supérieur, un représentant d'un parc national, un représentant du domaine culturel / historique et un représentant relié à la gestion des écosystèmes. Le comité continuera d'inclure, à la suite d'une décision prise il y a quelques années, une cinquième personne recrutée au sein du milieu universitaire.

Les idées exprimées par nos lecteurs, de Parcs Canada ou de l'extérieur, ont toujours été les bienvenues. Elles le sont tout particulièrement aujourd'hui, l'expansion de notre portée géographique nous donnant l'occasion de redéfinir les rôles et responsabilités des membres du comité de rédaction.

Graham A. MacDonald est historien à Parcs Canada, région de l'Ouest, et membre du comité de rédaction.

Bernard Charles (Bernie) Lief

31 mai 1942 - 25 octobre 1997

MISES À JOUR

Un des spécialistes les plus réputés de Parcs Canada en matière de gestion des écosystèmes, Bernie Lief, est décédé le 25 octobre 1997, à Victoria, Colombie-Britannique, des suites d'un cancer.

C'est avec énormément de tristesse que nous pleurons le départ d'un ami, d'un collègue et d'un ardent défenseur des lieux sauvages de la planète. Bernie Lief a tout fait pour veiller à ce que la protection et la mise en valeur des parcs et lieux historiques nationaux du Canada soient assurés.

Bernie est entré au service de Parcs Canada en 1971, à Ottawa. Au cours des 26 ans qui ont suivi, il a persisté dans son engagement de gérer, de défendre et d'assurer la protection et la mise en valeur des parcs et lieux historiques nationaux du Canada. À Parcs Canada, tant à l'échelon national que régional et local, Bernie a travaillé sans relâche pour faire de la science une partie intégrante du processus décisionnel au sein des parcs. Il a été directeur des parcs nationaux Pukaskwa, Wood Buffalo et des Lacs-Waterton, de même que chef des services aux visiteurs, chef de l'activité scientifique dans les parcs et gestionnaire des services de gestion des écosystèmes. Quel que soit le poste, Bernie a travaillé à l'amélioration de la protection des ressources ainsi qu'à la mise sur pied d'équipes multidisciplinaires chargées de gérer les écosystèmes et de rehausser la biodiversité.

Ses compétences ont été reconnues à l'échelle internationale et lui ont permis de participer aux travaux de la Commission mondiale des zones protégées, pour laquelle il s'est rendu en Suède, en Russie et au Pakistan afin d'évaluer la gestion des zones protégées dans ces parties du monde et l'importance de cette gestion à l'échelle internationale.

Bernie était un fervent partisan de la collaboration avec d'autres intervenants en vue de mettre la science en valeur et de l'utiliser comme outil décisionnel. Il a participé à divers travaux avec des universités et des étudiants diplômés; et il était aussi professeur auxiliaire à l'Université de Calgary. Le printemps dernier, il a co-présidé la Troisième conférence internationale de la science et de la gestion des zones protégées, tenue à Calgary.

Bernie a été un membre actif du groupe de travail sur les biosphères canadiennes, dont le rôle consiste à établir des orientations stratégiques pour le programme des réserves de la biosphère au Canada. Pendant son mandat de directeur du parc national des Lacs-Waterton, il a contribué à transformer en réalité le concept des réserves de la biosphère, en réunissant une équipe fonctionnelle diversifiée constituée de propriétaires de ranchs, de politiciens, de représentants des collectivités et des industries et d'environnementalistes voués au maintien d'un écosystème fonctionnel, surnommé la couronne du continent, occupant les terres qui entourent le parc. Ses travaux lui ont valu d'être honoré, en 1984, en même temps que le directeur du parc national Glacier, au Montana, pour l'avancement de ce programme en Amérique du Nord, par les comités de l'homme et la biosphère des deux pays. Bernie a déménagé à Victoria en août pour participer aux négociations visant l'établissement d'une réserve de la biosphère dans le détroit Clayquot.

Les lecteurs des *Échos de la recherche* se rappelleront sans doute que Bernie a contribué à faire de cette publication un véhicule de sensibilisation et de discussions au sujet des questions scientifiques à Parcs Canada dans l'Ouest canadien. Il faisait partie du comité de rédaction depuis le tout premier numéro de la revue.

Durant toute sa carrière, Bernie a été un passionné de la science, s'est voué à la défense des zones protégées et a manifesté un amour inlassable pour son travail. Son enthousiasme, son sens de l'humour et sa compassion étaient inépuisables. Il prêchait par l'exemple et, fait plus important, en incitant les autres à participer. Il manquera énormément à tous ses collègues. Le fonds Bernie Lief a été créé en son honneur par l'entremise de la Société pour la protection des parcs et des sites naturels du Canada. Un prix sera décerné annuellement à un étudiant de dernière année d'université qui manifeste de l'intérêt pour la gestion des zones protégées ainsi qu'un intérêt particulier pour la gestion des écosystèmes et le maintien de l'intégrité écologique. Les dons permettant de concrétiser cet hommage seront les bienvenus. Prière de faire parvenir votre contribution à l'adresse suivante :

Le Fonds Bernie Lief
a/s la Société pour la protection des
parcs et des sites naturels du Canada
401, rue Richmond ouest, bureau 380
Toronto (Ontario) M5V 3A8
Canada

FÉLICITATIONS

Nous félicitons Patricia Benson, qui occupe désormais le poste de gestionnaire, lotissement urbain et services à la clientèle, au parc national des Lacs-Waterton. Patricia, une des fondatrices des *Échos de la recherche*, est rédactrice en chef de la revue depuis sa création. Nous lui souhaitons beaucoup de succès dans son nouveau poste et nous comptons sur le plaisir d'avoir souvent de ses nouvelles au sujet des activités de recherche en cours dans le sud de l'Alberta.

BIENVENUE

Nous sommes heureux d'accueillir Gail Harrison à titre de nouvelle rédactrice en chef des *Échos de la recherche*. Gail est déjà à l'aise dans ses nouvelles fonctions. Ses compétences et son enthousiasme constituent des atouts précieux pour le comité de rédaction; ses idées et ses conseils seront fort appréciés à mesure que nous explorerons de nouvelles avenues dans les numéros à venir.

MERCI

Nous tenons à remercier Graham MacDonald pour sa collaboration de longue date aux *Échos de la recherche*, tant comme auteur que représentant du domaine culturel / historique au sein du comité de rédaction. Graham quitte le comité pour réorienter ses énergies et céder la place à du « sang neuf » et de « nouvelles idées ». Graham, les efforts que tu as consacrés à cette publication ces dernières années sont appréciés au plus haut point.

Le cow-boy canadien

- suite de la page 1 -

à l'évolution de l'économie, s'instruisit en conséquence.

Les conférenciers ont puisé à d'autres sources. Le professeur Brian Dippie, de l'Université de Victoria, a régalié les délégués avec une série de photos illustrant l'oeuvre et l'influence du célèbre peintre « cow-boy » Charles Russell, du Montana (qui a également séjourné en Alberta). Dippie a impressionné l'auditoire par ses connaissances bibliographiques sur Russell (on a beaucoup écrit à son sujet au fil des ans), et son évolution en tant qu'artiste. Au cours d'un exposé intitulé « Hello Will James », Allen Jensen, du Medicine Hat Museum and Art Gallery a révélé des faits nouveaux au sujet d'un artiste et écrivain pionnier mieux connu aux États-Unis qu'au Canada, même s'il est né au Québec. En effet, Ernest Dufault quittait sa province natale en 1907 pour se rendre dans l'Ouest canadien où il a fait le dur apprentissage du métier de cow-boy en Saskatchewan et en Alberta. Il est parti pour le Montana en 1911. Parmi plusieurs noms qu'il a adoptés en cours de route, celui de « Will James » lui est resté. À compter des années 1920, il se faisait connaître par des nouvelles comme « Smokey, the One Man Horse », qui a été publiée dans des revues populaires comme *Scribners*. D'après Jensen, des nouvelles sur Smokey publiées en 1926 ont été traduites en danois, en russe, en japonais, en serbo-croate, en suédois et en hollandais.

L'autre grand thème de la conférence se rapportait également à la peinture, à la poésie et à la littérature. Il s'agit de l'image du cow-boy dans la culture populaire urbaine. Les racines de cette popularisation ont été traitées par John Varty, dont l'exposé portait sur les pionniers de la civilisation (« *Pioneers of Civilization: images of the Canadian Cowboy, 1875-1925* »), et par Warren Elofson, qui a comparé l'image du cow-boy canadien à la réalité de son existence (« *The Canadian Cowboy, 1870-1907: the image and reality* »). Ces mémoires reprenaient une question souvent posée par les historiens canadiens : à quel point la colonisation de

l'Ouest canadien a-t-elle été paisible comparativement à l'expérience vécue aux États-Unis?

Le thème du cow-boy urbain était au coeur des mémoires de Tamara et Robert Seiler, qui se sont penchés sur l'évolution de l'identité visuelle du Stampede de Calgary, depuis sa première année d'existence en 1912, et les hypothèses idéologiques s'y rattachant. La conservatrice de l'exposition du Glenbow sur le cow-boy canadien, Lorain Lounsberry, a replacé l'idée du Stampede dans son contexte historique en analysant le rapport entre le principal promoteur du premier Stampede, Guy Weadick, et le célèbre spectacle de Buffalo Bill Cody sur les pionniers de l'Ouest. David Finch a bouclé la boucle au sujet de l'urbanisation du cow-boy avec son exposé sur la vie des cow-boys en tant qu'expérience touristique au premier ranch de tourisme, Buffalo Head, alors situé le long de la rivière Highwood. Ces derniers mémoires ont permis de mettre en lumière certains points dont commencent à tenir compte, dans leurs politiques, les musées et les réseaux de parcs désireux de promouvoir une version historique authentique tout en prêtant une attention équivalente aux nouvelles idées (sont-elles vraiment si nouvelles?) sur le « tourisme patrimonial ».

REMERCIEMENTS

Les délégués ont apprécié les efforts de tous les organisateurs. La conférence a été présidée avec compétence par Donna Livingston, du Musée Glenbow, et David Breen, auteur d'un ouvrage précurseur sur l'histoire de l'élevage des bestiaux au Canada.

Graham MacDonald est historien à Parcs Canada, région de l'Ouest, à Calgary (Alberta). Tél. : (403) 292-4466; c. élec.: graham_macdonald@pch.gc.ca

LECTURES D'INTÉRÊT

Breen, David W.

The Canadian West and the Ranching Frontier: 1874-1924. Toronto : Univ. of Toronto Press, 1974.

Dippie, Brian W.

Looking at Russell. Fort Worth : Amon Carter Museum, 1987.

Evans, Simon.

The Passing of a Frontier: Ranching in the Canadian West, 1882-1912. Thèse de doctorat. Calgary : Université de Calgary, 1976.

Jameson, Sheilagh.

Ranchers, Cowboys and Characters: Birth of Alberta's Western Heritage. Calgary : Glenbow, 1987.

Jordan, Terry G.

North American Cattle-Ranching Frontiers: Origins, Diffusion and Differentiation. Albuquerque : Univ. of New Mexico Press, 1993.

Ewing, Sherm.

The Range. Missoula : Mountain Press Publishing, 1990.

Ewing, Sherm.

The Ranch : A Modern History of the North American Cattle Industry. Missoula : Mountain Press, 1995.

Slatta, Richard W.

Cowboys of the Americas. Princeton : Yale Univ. Press, 1996.

Archives du Glenbow. Collections sur l'histoire de l'élevage des bestiaux.

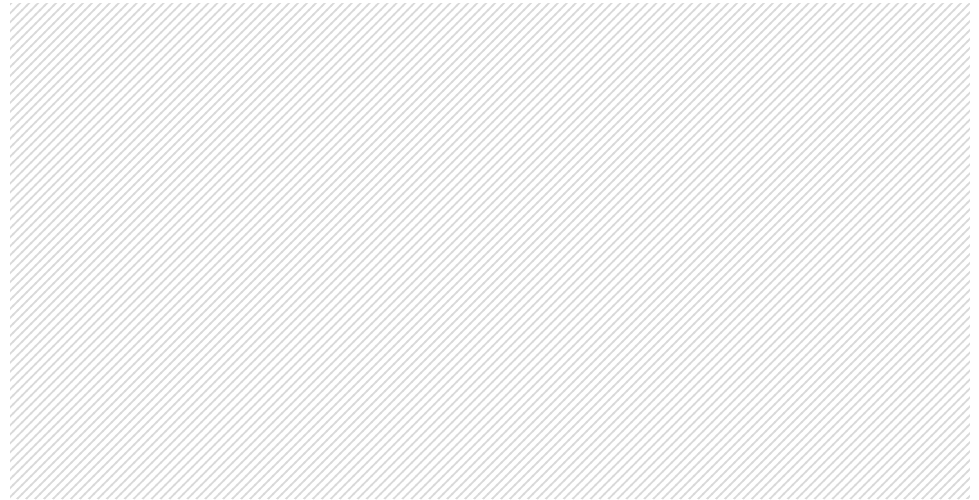
Le romantisme des ranchs

David Finch

L'élevage des bestiaux exige de longues heures de dur labeur, mais nombre de gens sont fascinés par les aspects romantiques de la vie de cow-boy et rêvent d'en faire l'expérience. George Pocaterra et Raymond Patterson, les deux premiers propriétaires du ranch Buffalo Head, situé dans le sud-ouest de l'Alberta, se rendirent compte un jour qu'il y avait là une bonne occasion à saisir. De 1924 à 1946, ils accueillirent les citadins et transformèrent les traditions d'hospitalité typiques de l'Ouest en une entreprise rentable. Le ranch Buffalo Head, qui longe la rivière Highwood dans le sud-ouest de l'Alberta, est une fenêtre instructive sur les premières années de l'industrie du tourisme d'accueil. Puisant à une variété de sources, cette étude préliminaire sur les ranchs de tourisme dans l'Ouest canadien jette de la lumière sur les facteurs qui ont permis de créer ce créneau de l'industrie du tourisme d'accueil. L'histoire de ce ranch révèle comment les efforts des deux premiers propriétaires ont contribué à la création de plusieurs espaces protégés dans l'Ouest canadien.

Les recherches afférentes à divers projets convergent sur le ranch Buffalo Head. Le lieu historique national du Ranch-Bar U et le lieu historique national de l'Usine-de-gaz-de-Turner Valley servent à l'interprétation des premières années de l'élevage des bestiaux et de l'industrie pétrolière et gazière dans le sud de l'Alberta. Alors que je fouillais l'histoire des grandes sociétés d'élevage et de l'exploitation pétrolière, je me suis aperçu qu'un certain nombre de particuliers avaient également développé ces créneaux fructueux et permis à d'autres de découvrir l'Ouest canadien. Grâce aux principaux documents des archives de Pocaterra, qui se trouvent au Musée Glenbow, et à celles de Patterson, au service des archives de la Colombie-Britannique, j'ai pu développer l'histoire de Raymond Patterson sous forme de biographie à paraître. Pour d'autres recherches, j'ai enregistré des entrevues avec des parents et amis de mes sujets, en plus de faire une excursion en canot sur la rivière Nahanni Sud, dans les Territoires du Nord-Ouest, et d'accompagner des cow-boys du ranch Buffalo Head chargés de mener le bétail au pâturage.

Heureusement, de nos jours, l'expression « ranch de tourisme » n'est pas aussi péjorative qu'à l'époque des pionniers. En effet, dans une édition de 1883 d'un journal de la Saskatchewan, le *Prince Albert Times*, le touriste (« dude ») est considéré comme « une de ces créatures tout à fait inoffensives, un mal nécessaire dans notre civilisation ».



Le ranch Buffalo Head, situé le long de la rivière Highwood, dans le sud de l'Alberta

Depuis les années 1920, les visiteurs payants représentent une véritable poule aux œufs d'or pour les ranchs. L'élevage du bétail et leur mise en marché comportent des risques considérables, alors que les visiteurs arrivent tout feu tout flamme billets au poing. Les exploitants comme Pocaterra et Patterson accueillirent les visiteurs tant pour des raisons financières que sociales : nombre d'entre eux étaient des immigrants, des hommes gregaires qui adoraient recevoir. La bonhomie de Pocaterra et Patterson rendit leur ranch tellement célèbre que leurs correspondants n'avaient qu'à adresser leurs lettres au Buffalo Head Ranch, Canada, pour qu'elles se rendent à destination sans difficulté.

George William Pocaterra (1882-1972), d'origine italienne, arriva dans l'Ouest en 1903, via Winnipeg, avec 3,75 \$ en poche. L'été suivant, grâce à un emploi de garçon de ferme, il avait économisé 78 \$. Il déménagea en Alberta avec son cousin, Arturo Talin, en 1904 et fut conquis par la vallée de la rivière Highwood. « Il n'y avait sur ces terres que des perches de tipi installées debout, en attente des peaux qu'on tendrait autour d'elles. » Ils construisirent une cabane de 14 pieds sur 16 pieds en 1906 et donnèrent au ranch le nom de Buffalo Head en raison des nombreux crânes de bison blanchis par le soleil qui parsemaient les prés. Alors qu'il abattait des arbres sur la rive opposée de la rivière Highwood, Pocaterra se lia d'amitié avec des indiens assiniboïnes enchantés qu'on leur offre du tabac.

Pocaterra, qui avait fait des études en Angleterre, avait appris à construire des cabanes en bois rond d'un Suédois, de sorte qu'il s'adapta rapidement aux moeurs de l'Ouest canadien. Pocaterra ne s'y connaissait guère en bétail; il était plutôt un passionné des chevaux. Il crut durant toutes les années 1920 que les chevaux redeviendraient en demande, mais l'automobile

avait déjà conquis le marché du transport en Amérique du Nord. La chance sourit à Pocaterra lorsqu'en 1924, Allen Seymour, du service du tourisme du Canadien Pacifique, lui demanda de même qu'à son voisin du ranch Stampede, Guy Weadick, s'ils seraient intéressés à héberger des touristes. Dès la fin de la décennie, les touristes européens payaient jusqu'à 50 \$ par semaine pour séjourner chez Pocaterra, qui parlait couramment cinq langues : l'italien, le français, l'espagnol, le portugais ainsi qu'un anglais fortement accentué. Les touristes américains demeuraient en amont au ranch Stampede.

P.K. Page, écrivaine et poète, visita le ranch étant jeune. « C'était un ranch absolument extraordinaire où la variété de gens était incroyable. Adolf, le contremaître, était Prussien. Pocaterra était lui-même tout un personnage. » Pocaterra et Adolf construisirent un bateau au début des années 1930 qu'ils baptisèrent la *Velitta*. Comme il n'y avait pas de nappe d'eau dans les environs, ils le firent tirer par des chevaux à travers la forêt jusqu'à un marécage. Mademoiselle Page et une amie étaient de l'excursion. Tout se passa bien jusqu'à ce qu'ils mettent le bateau à l'eau. « Pokey avait revêtu un maillot capable de faire rougir même une jeune fille de 16 ans. C'était un de ces maillots d'une autre époque qui descendait jusqu'aux genoux, mais comme les mites en avaient rongé la fourche au complet, il avait passé en dessous une sorte de caleçon en grosse toile. Je n'avais jamais rien vu d'aussi loufoque. Je dois dire que j'avais un petit béguin pour Pokey, mais cet incident m'a fait changer d'avis. Adolf et lui sont montés sur le bateau, qui a coulé en deux temps trois mouvements. Ils sont sortis de l'eau couverts de sangsues, et de honte. »

La préservation des ressources au lieu **historique national de Neuberghthal**

Frieda Klippenstein

HISTORIQUE

Au début des années 1870, de six à huit mille immigrants mennonites s'installèrent dans le sud du Manitoba peu après la fondation de la province et la signature des traités 1 et 2. Ce fut le premier de plusieurs groupes importants à venir d'outre-mer pour s'installer dans les Prairies à l'invitation des agents d'immigration canadiens. Ils furent également les premiers à s'établir dans ces grandes plaines dénudées, un exploit

considéré jusque-là comme impossible à réaliser en raison de la rareté de l'eau et du bois. Afin de survivre à la rigueur des hivers et de se faire une place sur ces terres d'apparence inhospitalière qui s'étendaient à perte de vue, les mennonites bâtirent leurs maisons à même les ressources de la nature et créèrent une forme d'aménagement du territoire qui avait évolué au fil des siècles dans le nord de l'Europe et les steppes du sud de la Russie.

Aujourd'hui, plus d'un siècle plus tard, les vestiges de ce type d'établissement sont encore présents dans le sud du Manitoba où, à l'ouest de la rivière Rouge, on retrouve 18 villages mennonites. En novembre 1984, la Commission des lieux et monuments historiques du Canada déclarait que « la colonisation agricole des Prairies canadiennes constitue un thème d'importance nationale ». Quatre ans plus tard (février 1989), la Commission reconnaissait un de ces villages, Neuberghthal, en tant qu'exemple distinctif du type de colonisation agricole collective préconisée par les mennonites :

Les villages mennonites constituent des formes d'établissement d'importance nationale, du point de vue historique comme sur le plan architectural, et devraient être commémorés à Neuberghthal, au Manitoba, où non seulement l'intégrité des ressources est remarquable, mais où le « sentiment d'appartenance » est unique.

Les travaux de recherche et de planification relatifs au projet du lieu historique national de Neuberghthal ont commencé durant le dernier exercice fiscal (1996-1997). On a retenu par contrat les services d'un agent de liaison avec la collectivité chargé de présenter les employés de Parcs Canada aux résidents du village, de communiquer les intentions de chaque groupe et d'aider à mettre au point une stratégie de recherche et de planification en vue d'un arrangement sur le partage des coûts. À ce titre, les initiatives des deux dernières saisons comprennent un levé photographique aérien du village, l'inscription de deux des huit maisons-granges encore debout au relevé des richesses du patrimoine et un inventaire photographique du village au complet. Un projet d'histoire orale, une prospection archéologique et une histoire du paysage culturel sont en voie d'achèvement; enfin, un atelier sur l'élaboration d'un énoncé d'intégrité commémorative (ÉIC) a été prévu.

Neuberghthal a été désigné lieu historique national en raison de l'intégrité

considérable de ses ressources et de son sentiment d'appartenance. Cependant, depuis que la commémoration a été proposée pour la première fois, de nombreux changements sont survenus au village, dont la détérioration naturelle de quelques-uns des bâtiments plus âgés, qui sont vacants, la rénovation de demeures privées ainsi que la perte ou la réaffectation d'autres ressources. Il est donc urgent de planifier la préservation et la mise en valeur des ressources du village.

Maison-grange à Neuberghthal, au Manitoba

LES ÉLÉMENTS TRADITIONNELS DE NEUBERGTHAL

À Neuberghthal, la désignation de lieu historique national a été accordée au paysage tout entier, de sorte que la détermination des « ressources de premier niveau » (à préserver en priorité) est très problématique. Nous avons commencé par définir les éléments distinctifs fondamentaux des villages mennonites historiques, afin de pouvoir déterminer les caractéristiques qui confèrent au village le sentiment d'appartenance relevé par la Commission des lieux et monuments historiques. Une de ces caractéristiques est la disposition des cours, soigneusement ordonnées à distances mesurées le long de la seule rue du village. Des rangées de peupliers deltoïdes, des clôtures et des buissons servaient d'abris et de lignes de démarcation dans la prairie d'herbes longues qui semblait infinie. La végétation prospérait dans les sols noirs de la vallée de la Rouge. Les cours du village étaient uniformément séparées en jardins, en bosquets, en potagers et en pâturages. Les maisons granges, vestiges de demeures hollandaises ou allemandes ancestrales, de dimensions et d'aménagement uniformes, abritaient les familles et les bestiaux sous un même toit. La plupart des villages pouvaient compter sur une école et, au centre, une église, témoignages d'une longue tradition d'autosuffisance. Le gouvernement du village relevait d'un « Schultze » (maire) et d'un comité de « Wirte » (propriétaires fonciers) qui se réunissaient régulièrement pour administrer l'agglomération. Les terres communautaires étaient divisées en bandes étroites d'environ dix acres et distribuées par lots parmi les fermiers, pour que les plus productives et les moins productives soient réparties à parts égales. Cette uniformité, de même que les traditions égalitaires de cette société, avait expressément pour but de protéger la population contre les faillites économiques individuelles et favorisait la réussite collective du village.

Les villages mennonites constituaient des collectivités dynamiques dont les membres étaient unis par des antécédents communs, une vision commune du monde et des liens familiaux étroits. L'autosuffisance était un facteur très important : de nombreux témoins se rappellent avec

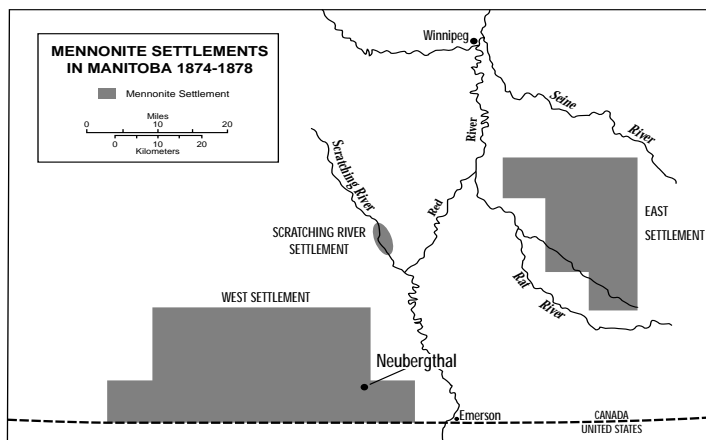
- suite à la page 7 -

nostalgie comment leur mode de vie antérieur, fondé sur une économie agricole mixte, était adéquat, et qu'une visite au magasin était une activité inusitée. Les activités les plus ordinaires, comme battre les récoltes, apporter l'eau du puits, faire boucherie et mettre les aliments en conserve, devenaient de véritables réunions sociales.

NEUBERGTHAL AUJOURD'HUI

À Neubergthal, comme partout ailleurs, le temps *ne s'arrête pas*. Le mode de vie, les occupations et les buts fonctionnels de nombreuses caractéristiques physiques du village ont changé. Le système collectif a été remplacé depuis longtemps par des exploitations agricoles individuelles, l'économie agricole, autrefois mixte, est aujourd'hui spécialisée, tandis que les grandes cours et les nombreux bâtiments sont devenus obsolètes en raison des emplois rémunérés qui incitent les résidents à se déplacer ailleurs tous les jours pour le travail. L'uniformité du village d'autrefois a cédé la place à la diversité. Et pourtant, de nombreux éléments du village mennonite demeurent en évidence à Neubergthal – à dessein ou par défaut. Il est clair que si nous ne poursuivons pas volontairement ce travail, la préservation de certaines ressources architecturales sera de plus en plus difficile et l'évolution naturelle du village ne permettra pas nécessairement de conserver intacts les éléments traditionnels.

L'idée de préserver le patrimoine de Neubergthal n'est pas une *initiative* de Parcs Canada. Si le concept n'était pas déjà fermement ancré, les vestiges des traditions de 120 ans du village seraient trop peu nombreux pour qu'il vaille la peine de les préserver! Parcs Canada souhaite participer aux efforts visant à protéger et à mettre en valeur le village en tant que ressource patrimoniale ainsi qu'à élaborer des stratégies visant à définir le processus, y contribuer et en faire le suivi. Jusqu'à l'an dernier, très peu de résidents de Neubergthal étaient au courant de la désignation accordée à leur village. Ils commencent à considérer leur village en termes de lieu historique national et de répercussions éventuelles. Ils posent des questions pertinentes, à savoir qu'est-ce qui constitue le « village » – un aménagement matériel du terrain? un regroupement de personnes? une façon de faire? Ils ont prouvé de manière tangible qu'ils veulent explorer les possibilités présentées par la désignation de leur village en formant un organisme patrimonial, en publiant régulièrement un bulletin d'information sur nos travaux conjoints et en assistant avec enthousiasme à différentes réunions et ateliers organisés par Parcs Canada et le village. Travailler ensemble à la préservation et à la mise en valeur du paysage culturel de Neubergthal promet d'être une expérience d'apprentissage collective. Nous nous attendons à profiter beaucoup de nos contacts avec les villageois, qui ont façonné le paysage tout en s'y adaptant si bien depuis plus de cent ans.



Frieda Klippenstein est historienne au centre de services de l'Ouest canadien à Winnipeg. Tél. : (204) 983-5841; télécopieur : (204) 983-8187.

LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU VILLAGE-DE-STIRLING Stirling (Alberta)

Le site national historique de Neubergthal n'est qu'un des exemples de traditions de colonisation en voie de commémoration dans les Prairies. Le lieu historique national du Village-de-Stirling a été désigné en 1989 comme étant un excellent exemple d'utilisation des terres et d'application de méthodes d'irrigation par les colons mormons qui, entre 1887 et 1910, établirent dix-sept collectivités dans le sud de l'Alberta. Comme à Neubergthal, la sélection définitive est fondée sur un ensemble de facteurs corroborés par des recherches entreprises par des historiens de Parcs Canada¹. À la suite de la désignation de Stirling en tant que lieu historique national, on a entrepris des activités de planification et de recherche conjointes en vue de l'aménagement de certains lieux qui seraient accessibles au public et seraient utilisés pour la programmation ainsi que le rehaussement du paysage culturel général de l'ensemble de la ville. On porte actuellement une attention particulière à la ferme Michelsen, laquelle a fait l'objet de recherches plus systématiques par un cabinet d'architectes². Les aspects plus généraux du paysage de la ville ont également fait l'objet de recherches; les caractéristiques considérées comme importantes sont : les terrains de grande superficie, les plantations brise-vent, les fossés d'irrigation le long des chemins et une bonne partie de l'architecture historique locale.³ L'élément essentiel d'une convention de partage des coûts relativement à l'aménagement à long terme de lieux historiques nationaux est la notion de partenariat. En ce qui a trait à Stirling, les principaux partenaires sont la ville de Stirling, la province de l'Alberta et Parcs Canada. Chacun se chargera d'éléments appropriés des coûts de recherche et d'aménagement dans le contexte d'un plan directeur général.

¹Lyle Dick, *A History of Prairie Settlement Patterns, 1870-1930. A Report Prepared for the Historic Sites and Monuments Board of Canada.* (Winnipeg : Services historiques, Environnement Canada, Parcs, 1987); et Lyle Dick et Julie Harris, *Prairie Settlement Patterns: Resource Analysis.* (Ottawa : Environnement Canada, Parcs, 1989)

²Hirano and Heaton Architects Ltd. Michelsen Farm Conservation Study (Lethbridge : 1996)

³Elise A. Corbet, *A Cultural Landscape History of Stirling, Alberta,* (Calgary : Patrimoine canadien, Parcs Canada, 1993); *Stirling Agricultural Village National Historic Site: Conservation and Presentation Report* (Patrimoine canadien, Parcs Canada, 1996); *Hirano and Heaton Architects Ltd. Cultural Landscape Survey for the Village of Stirling.* (Lethbridge)

Qu'est-ce que l'intégrité commémorative

Bill Yeo

Dans le numéro de l'automne 1997 des *Échos de la recherche*, Doug Hodgins décrit la fonction d'un secrétariat des écosystèmes dans un parc national. Il présente une liste de points de convergence, y compris le suivant : « les objectifs d'intégrité écologique ou commémorative et l'atteinte de ces objectifs ». Dans le même numéro, Garry Scrimgeour, Dan Wicklum et Shelley Pruss posent la question suivante : « La santé et l'intégrité des écosystèmes, de quoi s'agit-il? ». Les deux articles sont instructifs et incitent à la réflexion; nombre de lecteurs cependant se demandent peut-être ce qu'est l'intégrité commémorative?

Bien que l'intégrité commémorative et l'intégrité écologique soient analogues, elles ne sont pas identiques. La différence la plus notable est d'ordre administratif : la première concerne les parcs nationaux et la deuxième, les lieux historiques nationaux.

L'énoncé suivant, « Dans l'établissement et la gestion des parcs nationaux, Parcs Canada poursuivra le maintien de l'intégrité écologique », est tiré de la politique sur les parcs nationaux, tandis qu'un des trois objectifs de la politique sur les lieux historiques nationaux est d'« assurer l'intégrité commémorative des lieux historiques nationaux administrés par Parcs Canada ».

Reportons-nous à l'article de Scrimgeour et coll. pour expliquer les similitudes et les différences entre l'intégrité écologique et l'intégrité commémorative. Les auteurs précisent que « le principe selon lequel un écosystème peut être caractérisé autant en termes de santé que d'intégrité » est un élément clé de la démarche en fonction des écosystèmes. Dans leur description du débat et leur recherche d'une définition de la santé et l'intégrité des écosystèmes, ils se demandent s'il est possible de parler d'un « état optimal » d'un écosystème et de mesurer cet état optimal. En ce qui concerne l'intégrité commémorative, il convient de prendre en considération « l'état et le caractère global » d'un lieu historique national.

Aux termes de la politique sur les lieux historiques nationaux, « un lieu historique national possède une intégrité commémorative lorsque les ressources qui symbolisent ou caractérisent son importance ne sont ni endommagées ni menacées, lorsque les motifs

invoqués pour justifier son importance historique nationale sont clairement expliqués au public et lorsque ses valeurs patrimoniales sont respectées » par tous les décideurs ou intervenants.

À l'instar des parcs nationaux, les lieux historiques nationaux sont différents les uns des autres. Les trois « indicateurs » généraux ci-dessus s'appliquent cependant à tous les lieux historiques nationaux. Sur le plan conceptuel, il est préférable de considérer chaque indicateur comme étant un élément d'intégrité commémorative, c'est-à-dire comme une des trois pièces essentielles. Il faut pouvoir répondre

La notion d'intégrité commémorative décrit l'état ou le caractère global d'un lieu historique national. Un lieu historique national possède une intégrité commémorative lorsque les ressources qui symbolisent ou représentent son importance sont intactes ou ne sont pas menacées, lorsque les motifs invoqués pour justifier son importance historique nationale sont clairement expliqués au public et que la valeur patrimoniale du lieu est respectée par toutes les personnes dont les décisions ou les activités influent sur le lieu.

— Parcs Canada

à trois questions pour chaque lieu historique national :

quelles ressources symbolisent ou représentent l'importance du lieu, et de quels dommages ou menaces doit-on traiter pour faire en sorte que ces ressources soient protégées?

quels messages doivent-ils être présentés, et de quelle façon, pour que les motifs qui justifient l'importance du lieu soient clairement expliqués?

quelles pratiques de gestion doivent être mises en application pour que toutes les valeurs patrimoniales du lieu soient respectées.

Les réponses à ces questions constituent la plupart des éléments de l'énoncé d'intégrité commémorative (ÉIC).

L'ÉIC est semblable, mais non identique, à l'énoncé d'intégrité écologique. Les deux types d'énoncés sont fondés sur des recherches, mais l'ÉIC contient des aspects supplémentaires : la *visée commémorative* ainsi que les principes et l'application de la *gestion des ressources culturelles*.

La visée commémorative est propre à un lieu donné; elle s'inspire des conseils donnés par la Commission des lieux et monuments historiques au ministre chargé de Parcs Canada (qui possède l'autorité législative nécessaire pour désigner des lieux historiques nationaux) et témoigne des motifs de désignation du site. La gestion des ressources culturelles consiste en « des pratiques généralement admises de conservation et de

mise en valeur des ressources culturelles » qui, à Parcs Canada, « reposent sur des principes reconnus... de façon à tenir compte de la valeur historique des ressources culturelles au moment de prendre des mesures susceptibles de les affecter ». La politique de gestion des ressources culturelles s'applique à toutes les ressources culturelles administrées par Parcs Canada.

EXEMPLES CONCRETS D'ÉIC

D'après la visée commémorative du lieu historique national de Batoche, l'importance de ce lieu découle du fait qu'un conflit armé s'y est déroulé en 1885. Les ressources présentes à Batoche comprennent certaines caractéristiques du paysage tels que les trous de tirailleurs et la zareba. Les recherches effectuées sur le sujet ont révélé que ces aménagements avaient été utilisés par les combattants métis et la Milice du Canada. Ce rapport avec la visée commémorative constitue un *attribut*

associatif qui confère à ces caractéristiques le plus haut degré de valeur historique. Leur forme caractéristique ainsi que leur relation spatiale avec les lieux de l'action sont des *attributs physiques* qui soutiennent cette évaluation. Après plus d'un siècle d'exposition à l'érosion et au climat, ces ouvrages défensifs ont été réduits à des vestiges. À quel moment ces attributs seront-ils endommagés? L'application des principes et des méthodes de gestion des ressources culturelles nous a permis de prescrire une condition de référence devenue l'un des objectifs compris dans l'ÉIC.

L'énoncé de visée commémorative du lieu historique national Cave and Basin est à la fois très simple mais ferme : Cave and Basin est un lieu d'importance historique nationale parce que c'est le berceau des parcs nationaux du Canada. C'est aussi l'emplacement d'un des immeubles patrimoniaux classés du parc national Banff et l'endroit où des générations de visiteurs du parc se sont rendus pour se récréer. Le message principal toutefois est que certains événements s'y sont produits entre 1883 et 1885 et ont mené à la création de la réserve de sources thermales. La politique de gestion des ressources culturelles s'applique à la mise en valeur autant qu'à la protection, de sorte que l'application de la politique nous a aidés à établir des objectifs de mise en valeur à Cave and Basin,

Qu'est-ce que l'intégrité commémorative

selon lesquels le message principal doit être livré avec intégrité, sans être diminué par des messages secondaires.

Le lieu historique national Rocky Mountain House met une aire de pique-nique à la disposition du public depuis nombre d'années. On peut y accéder depuis le chemin principal. Elle est située le long de la rivière Saskatchewan Nord et surplombe les rapides Brierley. L'énoncé de visée commémorative du lieu fait référence, en partie du moins, au rôle que cet endroit a joué dans l'histoire de la traite des fourrures au Canada et l'exploration vers l'Ouest. C'est ici, en 1799, que débarquèrent les fondateurs du premier poste de traite de l'endroit, les rapides les empêchant d'aller plus loin. Aujourd'hui, de nombreux visiteurs viennent non pas pour apprendre ce qu'était la traite des fourrures ou le rôle joué par les rapides dans le choix du premier fort. Ils viennent à l'aire de pique-nique pour entreprendre des excursions en kayak, tandis que les rapides constituent la principale attraction et valeur patrimoniale du lieu historique national Rocky Mountain House. Selon un des objectifs de gestion compris dans l'ÉIC, les pique-nique et les excursions en kayak devraient se poursuivre, pourvu que les visiteurs reconnaissent et respectent le but commémoratif du lieu.

Les énoncés d'intégrité commémorative sont approuvés par le sous-ministre adjoint chargé de Parcs Canada. L'ensemble des objectifs d'intégrité commémorative compris dans un ÉIC représente l'« état optimal » d'un lieu; ce but reste à atteindre dans presque tous les cas. La première étape de toute activité de planification, qu'il s'agisse de gestion, d'affaires ou de travail, consiste à comparer les réalisations, c'est-à-dire l'état actuel des choses, à des objectifs clairement établis. C'est la première épreuve que l'ÉIC doit subir : des objectifs clairs sont-ils formulés. Il faut maintenant obtenir un ÉIC approuvé pour les lieux historiques nationaux qui ne sont pas administrés par Parcs Canada, mais pour lesquels des conventions de partage des coûts sont possibles, et qui articulent les objectifs du programme de Parcs Canada pour chacun des lieux.

Une base de connaissances approfondies fait partie de l'ÉIC; les objectifs que ce dernier englobe peuvent révéler des lacunes en termes de recherche. Des solutions à ces lacunes devront être prioritaires en ce qui a trait aux plans d'affaires et de travail. Une recherche historique est-elle nécessaire pour soutenir l'élaboration

d'un message commémoratif? A-t-on besoin d'une enquête archéologique pour déterminer l'ampleur d'un cimetière, d'une étude de conservation pour un ensemble de bâtiments historiques ou d'une évaluation de l'état d'objets historiques exposés?

Le rapport sur l'état des parcs, dont la publication est attendue, comprend des rapports détaillés sur l'état de huit lieux historiques nationaux canadiens fondés pour la première fois sur des énoncés d'intégrité commémorative. Ce rapport remettra en question nos notions de gérance comme jamais auparavant. De plus, il

Modèle de fonction du secrétariat des écosystèmes, tel que présenté dans l'article de Doug Hodgins intitulé « Qu'est-ce qu'un secrétariat des écosystèmes? » (Échos de la recherche, 5 {2} p. 8)

mettra Parcs Canada au défi de pourvoir à la recherche selon les programmes et selon les activités et l'entretien de chaque lieu.

LES SECRÉTARIATS DES ÉCOSYSTÈMES ET L'INTÉGRITÉ COMMÉMORATIVE

Doug Hodgins gère le secrétariat des écosystèmes au parc national Jasper. Si l'intégrité commémorative ne s'applique qu'aux lieux historiques nationaux, doit-il l'éliminer de sa liste de points de convergence? Certainement pas. Jasper administre cinq lieux historiques nationaux, dont un seulement possède un avant-projet d'ÉIC. Il reste beaucoup à faire et l'expérience vécue dans d'autres parcs nationaux montre qu'il faut bien préparer le terrain en vue d'intégrer les objectifs d'intégrité commémorative et ceux d'intégrité écologique. La plupart des ressources culturelles du parc Jasper ne sont pas d'importance nationale, mais elles ont quand même une valeur historique. Elles constituent, aux termes de la politique sur la gestion des ressources culturelles, des ressources de niveau II; la politique s'y applique autant qu'aux ressources de niveau I. (Le « Modèle de fonctions du secrétariat des écosystèmes », traité dans l'article de Doug Hodgins, inclut les

ressources de niveau II dans l'intégrité écologique.)

Les lieux historiques nationaux comprennent souvent des ressources culturelles de niveau II; on les traite dans un ÉIC dans le cadre du troisième élément, les « méthodes de gestion ». Toutefois, dans nos parcs nationaux, la plupart des ressources culturelles, sinon la totalité, sont de valeur historique de niveau II. Selon Scrimgeour et coll., contrairement aux démarches antérieures fondées sur la surveillance chimique et physique, « la nouvelle démarche de gestion des ressources environnementales en fonction des écosystèmes tient compte de la complexité des interactions écologiques, de l'importance intrinsèque des êtres humains à l'intérieur des écosystèmes et du besoin de l'utilisation durable des ressources ». En d'autres termes, les ressources culturelles des parcs nationaux sont une preuve tangible de l'interaction humaine avec l'environnement naturel. Dans bien des cas, elles témoignent de l'occupation d'un territoire traditionnel,

depuis des milliers d'années, par les peuples autochtones anciens et actuels. Ce sont en outre des preuves de l'utilisation des ressources, durables et autres, et de la modification du paysage dans le sillon de l'aménagement des parcs nationaux. Ces attributs associatifs et physiques leur confèrent une valeur historique et nous aident à comprendre les écosystèmes que nous gérons.

Au sein du personnel de Parcs Canada, certaines personnes confondent l'intégrité commémorative et la gestion des ressources culturelles. Cette méprise peut donner lieu à une simplification excessive du « modèle de fonctions » dont parle Doug Hodgins : l'intégrité commémorative concerne le culturel et l'intégrité écologique, le naturel. En fait, les distinctions sont plus grandes. Le modèle ne convient pas dans les parcs où n'existe aucun lieu historique national, c'est-à-dire dans la plupart d'entre eux. Il s'applique cependant dans les parcs comme Jasper, des Glaciers, Banff, des-Lacs-Waterton et Yoho, où les similitudes entre l'intégrité commémorative et l'intégrité écologique offrent de multiples occasions de renforcement mutuel et de réalisation de ces objectifs clés du programme.

Bill Yeo est historien au centre de services de l'Ouest canadien, à Calgary.

Le romantisme des ranchs

-suite de la page 4-

Les successeurs de Pocaterra à la tête du ranch Buffalo Head furent, en 1933, Raymond Patterson (1898-1984) et sa femme Marigold (1903-) Patterson. Nés et instruits en Angleterre, ils semblaient des proies faciles pour Pocaterra, qui tentait d'inciter de riches investisseurs à financer une mine de charbon qu'il possédait dans la vallée de la rivière Kananaskis. L'Italien se lia d'amitié avec les nouveaux mariés en 1929 et les accueillit plusieurs fois à son ranch au cours des années suivantes. Toute possibilité d'investir dans la mine de Pocaterra s'évanouit pour les Patterson lorsque leurs entreprises d'élevage du mouton dans la région de Cochrane échouèrent et l'effondrement des marchés boursiers réduisit leurs placements à néant.

Patterson, un rêveur invétéré, refit surface grâce à un prêt consenti par sa mère et, en 1933, acheta à Pocaterra le ranch Buffalo Head, qui avait fini par tomber en décrépitude. Miraculeusement, même en pleine crise, sa femme et lui réussirent à le rentabiliser grâce à l'élevage de vaches et de veaux. Les touristes avaient créé une entreprise viable.

Patterson comprenait très bien ce que l'Ouest canadien représentait pour un nouveau venu; ses propres expériences en faisaient un hôte parfait. Vétéran de la Première Guerre mondiale, titulaire d'un diplôme en histoire moderne de l'Université Oxford et ancien commis à la banque d'Angleterre, Patterson avait émigré du Royaume-Uni pour s'installer sur un homestead dans la région de la rivière de la Paix en 1924. Pendant l'été de 1927, il avait visité les mystérieuses chutes de la Nahanni (auxquelles on donnerait plus tard le nom de chutes Virginia), sur la rivière Nahanni Sud, dans les Territoires du Nord-Ouest. Comme il croyait avoir découvert de l'or, il y était retourné durant l'hiver 1928-1929 et il était presque mort de faim au moins deux fois. Malgré ces vains efforts, il était encore amoureux du Nord-Ouest canadien.

La chance sourit à Patterson et le rêve qu'il caressait, être propriétaire d'un ranch civilisé et de l'exploiter, devint réalité. Même si la superficie du ranch était relativement modeste, l'envergure des Rocheuses en arrière-plan donnait aux clients une impression de dimensions spectaculaires.

Un ranch de touristes ressemble à s'y méprendre à une garderie : les clients ne sont pas habitués à la vie en plein air et, faute de bons sens, se retrouvent souvent dans des situations embarrassantes.

- Trop ambitieux, des cavaliers accompagnaient Patterson dans de longues randonnées jusqu'au pied du mont Head, la plus haute montagne du chaînon frontal.
- Un cavalier arriva au ranch Chinook de la famille Hanson; le mors était à l'envers dans la bouche du cheval et les branches faisaient saillie aux commissures des lèvres, ce qui donnait à la monture l'apparence d'un sanglier.
- Patterson refit avec une touriste une partie de son trajet en canot sur la Nahanni Sud, plus précisément une section du canyon qui bordait le ranch. Ils chavirèrent à deux reprises.

Ces aventures rocambolesques et d'autres encore valurent aux ranchs de la vallée de la Highwood une réputation de « maisons de fous ».

L'élevage à grande échelle finit par tuer le ranch de tourisme Buffalo Head. Après que les Patterson l'eurent vendu à la société Burns, en 1947, et furent partis s'établir sur l'île de Vancouver, les nouveaux propriétaires se concentrèrent uniquement sur la tradition d'élevage du bétail.

Il fallait un mélange particulier de gens, de talents et d'expériences, ainsi que d'emplacements, pour rentabiliser ce genre de tourisme. Tant les hôtes que les clients profitaient de cette relation; la tradition des ranchs de tourisme a permis d'offrir un certain goût de la vie pastorale à des populations de plus en plus urbanisées. Ces ranchs constituent encore aujourd'hui une importante source de revenus pour une catégorie bien particulière d'exploitants, grâce auxquels se poursuit une tradition d'hospitalité qui remonte aux premiers jours de l'élevage dans l'Ouest canadien.

David Finch est historien-conseil; on lui doit plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'Ouest canadien.



L'interprétation éducative

est-elle un aspect sous-estimé de la gestion des parcs?

Robert Wolfe

INTRODUCTION

Les deux principaux buts de la plupart des réseaux de parcs semblent contradictoires : est-il réaliste de croire que les parcs protègent vraiment des territoires pour le bien des générations futures, tout en encourageant activement leur utilisation et leur jouissance aujourd'hui? Il y a près d'un siècle que les gestionnaires de parcs font face à ce dilemme. Afin d'atteindre les objectifs de protection, les gestionnaires ont élaboré des règlements visant à restreindre l'utilisation des parcs par les êtres humains. Cependant, à mesure que le nombre de visiteurs augmente et que les effectifs des parcs demeurent constants ou diminuent, il sera plus difficile d'appliquer ces règlements.

Les programmes d'interprétation éducative peuvent servir de complément aux règlements actuels en permettant de communiquer les préoccupations des gestionnaires au public. Malheureusement, ces programmes sont souvent les premiers à être éliminés lors de périodes de restrictions budgétaires. Deux raisons principales semblent justifier l'élimination de ces programmes. Premièrement, les effets de l'interprétation éducative ne se manifestent pas immédiatement. L'interprétation est en grande partie une technique de gestion à long terme de sorte que les répercussions des coupures budgétaires pourraient ne pas se manifester à court terme. Deuxièmement, l'efficacité de l'interprétation éducative en tant qu'outil de gestion n'a pas été bien étudiée jusqu'à maintenant; en conséquence, de nombreux hauts gestionnaires ne sont pas certains de ses avantages. J'espère que l'article qui suit témoignera de l'efficacité de l'interprétation éducative en tant qu'outil de gestion des parcs et permettra d'éliminer certains des doutes entretenus.

EXEMPLES CONCRETS D'INTERPRÉTATION ÉDUCATIVE

Campagne d'interprétation sur les fleurs sauvages

La campagne d'affiches de Kananaskis Country sur les fleurs sauvages, tenues au milieu des années 1980 et au début des années 1990, a été couronnée d'un franc succès. Une des affiches les plus populaires s'intitulait « Wanted ALIVE Not Dead »; la gyroselle de Virginie et le lis rouge orangé y étaient représentés. Un an après le début de la campagne, le nombre de visiteurs

réprimandés par le personnel du parc pour avoir cueilli des fleurs sauvages avait diminué de 50 %. L'été suivant, pendant que la campagne se poursuivait, les mêmes renseignements étaient présentés dans le cadre des programmes d'interprétation. Au bout de deux ans, le nombre d'incidents observés avait diminué de 75 %.

Patrouille de peupliers faux-trembles

Ce programme d'interprétation avait été élaboré expressément pour le district Elbow de Kananaskis Country. Certaines personnes avaient endommagé des peupliers faux-trembles dans les terrains de camping de ce district. Des campeurs ne cessaient de briser des branches et d'entailler des troncs à la hache. Les patrouilleurs se sont mis à circuler dans les terrains de camping avec les enfants pour les sensibiliser à la valeur des arbres. Guidés par un agent d'interprétation, les enfants sillonnaient les terrains de camping armés de brosse à peinture et de goudron, et badigeonnaient les marques laissées par les branches brisées ou les haches. Pendant que les enfants travaillaient, les campeurs leur demandaient ce qu'ils faisaient, de sorte que le message était effectivement communiqué aux campeurs. Ce programme a été très fructueux pour trois raisons : premièrement, les enfants ont développé un sentiment d'appropriation du parc grâce à leur travail; deuxièmement, le goudron a servi à protéger les arbres de maladies (il est à noter que cette méthode horticole n'est plus recommandée); troisièmement, le nombre d'arbres endommagés a considérablement diminué l'été suivant.

Ours et campeurs

Au milieu des années 1980, les gardes du parc provincial Peter Lougheed remarquèrent une hausse considérable du nombre d'ours dans les terrains de camping du parc. Ils avaient pris l'habitude de fouiner dans les aliments laissés sans surveillance sur les tables de pique-nique. Plutôt que de distribuer des dépliants sur les ours à tous les visiteurs (dont la plupart gardaient leur emplacement propre), le personnel d'interprétation avait décidé de concentrer ses efforts sur les campeurs dont l'emplacement était en désordre. Ils mirent sur pied un programme intitulé « Bear Paw Program ». Au cours de leurs patrouilles quotidiennes, les gardes déposaient sur les tables des emplacements en désordre des cartes en forme de patte d'ours comportant un message simple exprimant le « point de vue » de l'ours. Au bout d'un an, le

nombre d'emplacements en désordre avait diminué considérablement.

Zones interdites

Au début des années 1970, le personnel du parc provincial des Dinosaures recourait principalement à des méthodes de gestion directe pour interdire l'accès aux zones fragiles. Malgré les affiches à cet effet, très peu de visiteurs se conformaient à la restriction. Un des problèmes, de l'avis des gestionnaires du parc, était que les visites d'interprétation ne suffisaient pas. Certains jours, plus de 800 personnes s'inscrivaient pour participer à une visite en autobus, mais le nombre de personnes admises était limité à 80 par jour. L'agent d'interprétation, qui était également conducteur de l'autocar, décida de modifier sa façon de travailler et forma un gardien qui serait chargé de conduire l'autobus. L'agent commença ensuite à organiser des randonnées pédestres pouvant intéresser les visiteurs, mais dont l'itinéraire demeurerait à l'écart des zones interdites. Les résultats se firent sentir presque immédiatement. Le nombre de visiteurs observés dans les zones interdites diminua de près de 90 % en quelques jours.

La crise de l'omble à tête plate



L'interprétation éducative

- suite de la page 11 -

En 1991, des chercheurs se rendirent compte qu'il ne restait que 30 couples reproducteurs d'ombles à tête plate dans le lac Lower Kananaskis, situé dans le parc provincial Peter Lougheed. Les limites de tolérance de l'espèce avaient été dépassées en raison de la pêche excessive, jumelée aux fluctuations du niveau d'eau causées par le barrage en amont (baisse du nombre de petits invertébrés, source d'alimentation importante pour l'omble à tête plate). Afin de contrer cette tendance, les représentants du ministère de la Chasse et de la pêche de l'Alberta imposèrent un programme rigoureux de remise à l'eau des ombles à tête plate en 1992. Le programme comprenait une campagne d'affiches précisant les nouveaux règlements de pêche et des indications permettant d'identifier l'omble à tête plate. À titre de complément des techniques de gestion directe du ministère, le personnel d'interprétation de Kananaskis donna priorité à l'omble à tête plate dans son programme de gestion de 1992. Un programme de sensibilisation tous azimuts fut organisé pour appuyer cette décision. Les agents d'interprétation entreprirent à l'échelle de la province un programme destiné à promouvoir l'omble à tête plate en tant que poisson représentatif de l'Alberta. Dans le parc, des renseignements au sujet du poisson furent insérés dans tous les programmes d'interprétation (randonnées pédestres et exposés), tandis que l'heure complète de programmes de soirée fut consacrée exclusivement à cette espèce. En outre, les agents d'interprétation firent pression sur TransAlta, la société d'électricité de la province, pour qu'elle maintienne l'eau à des niveaux stables durant les périodes critiques de l'année.

Cette campagne très bien organisée permit d'atteindre un taux de conformité au règlement de près de 100 %, niveau beaucoup plus élevé que ceux normalement observés aux endroits où les programmes d'interprétation éducative ne sont pas disponibles. En 1992, le nombre de nids de fraie (mesure efficace du nombre de femelles reproductrices) n'était que de 32. Il s'établissait à 68 en 1993 et à 187 en 1994.

Une randonnée guidée fut organisée expressément pour promouvoir les recherches et faire connaître la réussite des initiatives d'interprétation au sujet de l'omble à tête plate. Cette randonnée unique en son genre est extrêmement populaire et mène les écoliers directement à l'endroit où les recherches sont effectuées. Une fois sur place, les chercheurs et les agents d'interprétation parlent aux visiteurs et répondent à leurs questions. Des

données récentes sur cette étude, qui se poursuit toujours, révèlent que près de 1 000 ombles à tête plate s'étaient dirigés vers les frayères à l'automne de 1997. Cette espèce du lac Lower Kananaskis est en bonne voie de servir d'exemple d'un rétablissement réussi grâce, en partie du moins, à une campagne d'interprétation éducative dynamique et bien organisée fondée sur de solides connaissances de base.

QUE NOUS RÉSERVE L'AVENIR?

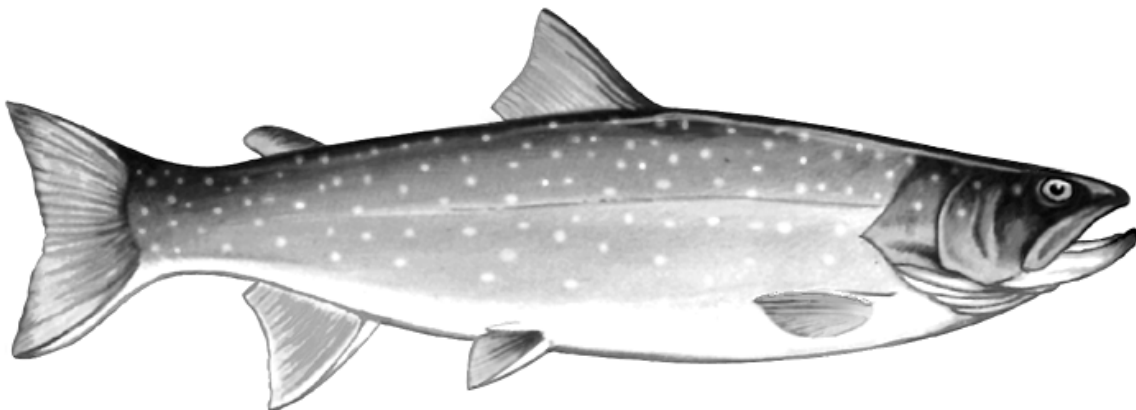
Les exemples ci-dessus démontrent clairement que l'interprétation éducative peut influencer sur le comportement des gens. Il est tout aussi clair cependant que des recherches plus approfondies seront nécessaires pour que les décideurs appuient sans réserve les initiatives d'interprétation. Ces recherches devraient prouver encore une fois que l'interprétation éducative est efficace et, particulièrement en ces temps de restrictions, de quelle façon ses avantages contribuent à la gestion du parc sur le plan économique. La mise sur pied de partenariats de recherche-interprétation est fort prometteuse; ces formes de partenariat devraient être encouragées activement. Il est clair que les renseignements obtenus grâce à la recherche sont nettement plus valables lorsqu'ils sont partagés avec le public.

« Est-il réaliste de croire que les parcs protègent vraiment des territoires pour le bien des générations futures, tout en encourageant activement leur utilisation et leur jouissance aujourd'hui? ». Je crois sincèrement que la réponse est oui et que l'interprétation éducative jouera un grand rôle dans l'atteinte de cet objectif.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les personnes suivantes, qui font partie du personnel de Kananaskis Country, de m'avoir fait part de ces excellents exemples d'interprétation éducative et de son utilisation en tant qu'outil de gestion : Ron Chamney, Joel Christensen, Eric Kuhn, Claudette Landry et Scott Mair.

Robert Wolfe est membre du personnel des Services généraux de gestion, Protection environnementale Alberta, à Calgary (Alberta). Tél. : (403) 297-5383.





Échos de la recherche

Hiver 1997

Volume 5 • Numéro 3



COMITÉ DE RÉDACTION

Gail Harrison
Services de gestion des
écosystèmes,
Parcs Canada, Calgary

Graham MacDonald
Historien de projet
Services historiques
Parcs Canada, Calgary

John McIntosh
Spécialiste de la gestion
des écosystèmes
Réserves de parc national
Pacific Rim

Lawrence Harder
Professeur des sciences
biologiques
University de Calgary



PRODUCTION

Dianne Willott
Chef de production
Graphiste



RÉDACTEUR EN CHEF,
PARCS CANADA

Patricia Benson
Research and
Information Specialist
Parks Canada, Calgary



ADRESSE

Research Links
Parks Canada
#520, 220-4 Ave. SE
Calgary, AB T2G 4X3

Address sur Internet
RESEARCH_LINKS@
PCH.GC.CA

RÉUNIONS D'INTÉRÊT

Les 19 et 20 février 1998

Landscape Management for Pacific Northwest Forests: Exploring Techniques and Tools, A Workshop for Practitioners. Olympia (Washington). Le Washington State Timber/Fish/Wildlife Program et d'autres groupes d'intéressés organisent un atelier visant à effectuer un rapprochement entre la théorie de la biologie axée sur la conservation d'une part et, d'autre part, l'aménagement des paysages. L'atelier rassemblera des gestionnaires de terres, des modélisateurs, des théoriciens et d'autres personnes qui s'intéressent à la planification de la conservation des paysages en évolution. Il s'agit d'un atelier interactif comprenant des démonstrations informatisées, des affiches et des exposés. Une synthèse des mémoires définitifs sera publiée en deux chapitres dans « Wildlife Habitats and Species Associations of Oregon and Washington—Building a Common Understanding for Management ». Personne-ressource : Timothy Quinn ou David Johnson, Washington Department of Fish and Wildlife, 600 Capitol Way North, Olympia (WA) 98501-1091. Tél. : (360) 902-2414/2603; c. élec. : quinnt@dfw.wa.gov ou johnsdhj@dfw.wa.gov

Du 30 août au
3 septembre 1998

Les communautés du littoral au XXI^e siècle : Partager notre expérience - Bâtir notre dépôt du savoir. Zone côtière Canada '98 (ZCC'98) Victoria (C.-B.). ZCC'98, comptant sur les résultats des deux premières conférences ZCC (1994 et 1996), sera une tribune à l'intention d'une brochette très représentative de groupes intéressés à la zone côtière et qui préciseront les enjeux, partageront leurs expériences et identifieront toutes les options de gestion intégrée de la zone côtière au niveau communautaire. Ateliers interactifs, tables rondes ainsi que séances de communications traditionnelles et novatrices de même que, en guise de complément, mémoires techniques, affiches ainsi que visites et occasions de formation. Les représentants des groupes communautaires, des sociétés d'extraction des ressources, des premières nations, des agences internationales et des organismes gouvernementaux; les scientifiques (sciences naturelles et sociales); les propriétaires fonciers; les gens d'affaires et les autres intéressés seront les bienvenus. Contact : Zone Côtière Canada '98, a/s Institut des Sciences de la Mer, 9860 West Saanich Road, Sidney (C.-B.) V8L 4B2. Télécopieur : (604) 363-6479; c. élec. : czc98@ios.bc.ca; site sur le web : <http://www.ios.bc.ca/czc98.html>

Du 17 au 22 mai 1999

Wilderness Science in A Time of Change. Missoula (Montana). Cette conférence présentera le résultats de recherches et synthétisera les connaissances ainsi que leurs répercussions sur la gestion. Elle devrait permettre de comprendre les notions les plus récentes au sujet de la recherche sur les milieux sauvages. Elle permettra également de comprendre comment la recherche peut contribuer à la protection des milieux sauvages au XXI^e siècle. On accordera beaucoup d'attention au rôle en pleine évolution des milieux sauvages dans notre société et à la nécessité de mieux intégrer les différentes sciences sociales et biophysiques. Les séances plénières seront consacrées aux valeurs des transactions entre la science et les milieux sauvages; au besoin de disposer d'une définition précise des « milieux sauvages » pour que les procédés scientifiques puissent s'appliquer efficacement à la gestion des milieux sauvages; aux conséquences du développement technologique continu et des pressions de l'extérieur qui ne cessent de croître. Contact : Natural Resources Management Division, Centre for Continuing Education, The University of Montana, Missoula (MT) 59812. Tél. : (406) 243-4623 ou (888) 254-2544; c. élec. : ckelly@selway.umt.edu